

Le soleil aux rayons bénis ;
 Quand le ciel est plein de lumière,
 Que du palais à la chaumière
 Tout chante et tout rit à la fois,
 J'ouvre mes fleurs,—douce merveilles !—
 Blondes comme l'or des abeilles,
 Blanches comme le lis des bois.

II

Que de ravissants babillages ;
 Que de doux mots j'entends, le soir,
 Sous mes branches aux verts feuillages,
 Où les enfants viennent s'asseoir.

A travers les frêles treillages,
 Que parfume mon encensoir,
 Je leur vois faire des voyages
 Aux beaux pays d'où vient l'espoir.

Dans un azur que rien ne voile,
 Je les vois de leur blanche étoile
 Suivre les lumineux sillons,

Verser des pleurs, prier, sourire,
 Et j'ai bien soin de n'en rien dire
 A mes amis les papillons !

LA PETITE TUNIQUE DE MORT.

J'ai connu, dans une famille,
 Un petit garçon de sept ans,
 Doux comme une petite fille,
 C'était la perle des enfants.

Il fut malade, en moins d'une heure
 Le bon Dieu le reprit à lui :
 Et depuis lors sa mère pleure
 Et se désole jour et nuit.

La voyant donc pleurer sans trêve,
 Le petit ange obtint de Dieu
 De la revoir la nuit, en rêve,
 Et de la consoler un peu.

Quittant la céleste patrie,
 Son doux fantôme errait le soir
 Autour de sa mère chérie,
 Qui croyait encore le voir.

Puis, le matin, dès que l'aurore
 Venait éclairer son berceau,
 Vers son petit nid tiède encore
 Il s'envolait comme un oiseau.

Enfin, la troisième semaine
 Après qu'on l'eût enseveli,
 Sa pauvre petite âme en peine
 Vint s'asseoir au pied du grand lit.

A son front brillait une étoile,
 Et sa main tenait un flambeau ;
 Drapé dans son lineol de toile,
 On eût dit l'Ange du tombeau.

« Bonne mère, dit-il, écoute,
 Cesse de répandre des pleurs :
 Ils coulent sur moi goutte à goutte
 Et je souffre de tes douleurs,

« La larme de tes yeux qui tombe
 Réveille ton enfant qui dort,
 Et rend humide dans la tombe
 Ma blanche tunique de mort. »
 Depuis ce jour, la pauvre femme,
 A Dieu confiant ses douleurs,
 Quoique bien triste au fond de l'âme,
 Cessa de répandre des pleurs.

Et l'enfant bercé dans ses langes,
 Ne revint plus le lendemain :
 Il dormait du sommeil des anges
 Dans son petit lit souterrain.

UN COLLEGIEN.

LE SONGE.

Au dessus du parterre humide.
 Où j'aime à rêver chaque soir,
 Une forme svelte, splendide,
 Sur un beau trône vient s'asseoir.
 Un blanc nuage l'environne
 Comme un long voile transparent ;
 Sa tête porte une couronne
 Où brille l'or, le diamant.
 Sa main tient un sceptre superbe
 D'où tombent des traits lumineux,
 Qui se forme en une gerbe
 Lançant sous mes pas, mille feux.
 A ce grand spectacle, troublée,
 Je sens tout mon être frémir....
 Pleurant, criant, échevelée,
 Vers le Temple je veux m'enfuir :
 Car c'est là l'asile suprême
 Ici-bas offert au malheur :
 En proie à quelque peine extrême,
 L'âme y retrouve le bonheur.
 Soudain, dans ma course rapide
 Une voix me fait tressaillir :
 « Enfant, ne sois pas si timide :
 Dit-elle, » je viens te bénir !
 « Car je suis ton ami, ton père,
 « Hier moissonné par la mort !